

La fête sportive : essai de compréhension chez les footballeuses et les rugbywomen

Héas S. & Bodin D.
U.F.R.A.P.S. de Rennes 2
stephane.heas@uhb.fr
dominique.bodin@uhb.fr

Les sports modernes sont souvent l'occasion de fêtes grandioses : les jeux olympiques (J.O.) sont les plus médiatisés à travers le monde. Ces jeux sont largement dominants aujourd'hui tant par les enjeux sportifs que les enjeux économiques mobilisés. Ils sont ouverts par une cérémonie festive qui constitue, souvent, le moment rassemblant les plus fortes audiences télévisuelles, mais aussi les attentions esthétiques les plus soutenues. Ainsi, tel styliste, chorégraphe ou metteur en scène est désigné pour organiser tout ou partie de ces fêtes. La débauche de costumes, de participants, de décors est, parfois, importantes. La réussite de ces ouvertures festives accroît considérablement la taille symbolique des principaux acteurs (par exemple : aux jeux de \$\$ Goude). De la même manière, une cérémonie de fermeture clôt ces rencontres sportives compétitives : elle répond aux mêmes exigences esthétiques spectaculaires puisqu'elle doit constituer, en quelque sorte, le bouquet final de la rencontre sportive internationale. Ainsi, dans l'introduction d'un livre dédié aux derniers J.O. les caractéristiques festives sont largement soulignées : « Images des jeux, Jeux des images (...) Ce furent les jeux d'une saine passion et d'une joie carnavalesque. Des Jeux immenses, d'une grande ferveur populaire...¹ ». Les réjouissances sociales (collectives et individuelles) sont, donc, au rendez-vous. D'autres jeux internationaux existent et rassemblent, parfois, un nombre important de participants pendant la période organisée pour la rencontre, la compétition (parfois les deux), mais aussi pour des festivités plus ou moins organisées au sein même de ces rassemblements. Les jeux gays (*Gay Games*²) rassemblent, ainsi, plus de participants depuis les dernières éditions que les J.O. implicitement hétérosexuels ou plus précisément non revendiqués par une tendance particulière comportementale, sexuelle ou autre (Bodin, Héas, 2002). Ces jeux sont, également, l'occasion de rencontres amicales, voire de fêtes réputées dans ces milieux (cf. *Gay Pride*).

Cette particularité des sociétés modernes, la fête grandiose, voire « mondiale », ne doit pas laisser sous estimer les pratiques festives plus locales, les comportements hebdomadaires des nombreux sportifs amateurs dans la plupart des pays. En France, les fêtes accompagnant les sports constituent des phénomènes tellement communs que les étudiants spécialisés en Activités Physiques et Sportives (A.P.S.), que les stagiaires de centres de formations sportives ou bien les sportifs de haut niveau sont, souvent, étiquetés comme des « fêtards invétérés ». Nous allons préciser certaines caractéristiques des fêtes sportives locales, des retrouvailles post sportives entre compétiteurs ou simples participants aux joutes sportives. Plus précisément, notre axe de réflexion poursuit une problématique amorcée à partir de la question des violences symboliques vécues par les sportives participant activement à des sports traditionnellement connotés masculins en France : le football et le rugby (Héas, Bodin, 2001). Nous nous sommes attachés à analyser les moments festifs à travers le vécu et le

¹ Pointu R., (2000). *Sydney passion*, Paris, EPA-Hachette livre.

² Ces jeux homosexuels n'ont pas pu continuer à utiliser les termes « jeux olympiques » que le Comité International Olympique (C.I.O.) protège et défend d'une manière très entrepreneuriale.

regard des jeunes filles et des femmes, que ce soit lors des classiques « troisièmes mi-temps » du rugby aux simples pots à la suite des rencontres dans ces deux milieux sportifs largement masculins (en France).

Jeux, sports et fêtes : des liens puissants.

Les fêtes et les jeux sont pluriels aujourd’hui, comme, probablement, hier. Ce numéro thématique le démontre largement. Les fêtes peuvent largement se répartir en catégories générales... à relativiser suivant les groupes, les périodes, etc. concernés. Ainsi, une analyse classique distingue les « fêtes célébration » des « fêtes transgression » (Rivière, 1990). Cette distinction est, au moins en partie, applicable aux jeux, si ce n’est aux sports. Nous montrerons que les sportives participent activement à des fêtes alliant ces deux pôles : d’une part, fêter la victoire, le beau jeu ou plus simplement la bonne entente du groupe, d’autre part, fêter en franchissant plus ou moins allègrement les normes corporelles ou culturelles en vigueur.

Dans un premier temps, précisons rapidement les liens identifiables entre fêtes, jeux, sports et/ou activités corporelles³.

Il est aujourd’hui classique de présenter une distinction assez marquée entre jeux et sports. Rappelons simplement ici que les tenants de la rupture entre ces deux phénomènes sociaux estiment que l’apparition des sports modernes marque une rupture sociohistorique avec les jeux ancestraux et voient dans l’Angleterre du XVIII^e siècle le berceau des sports modernes (Chartier et Vigarello, 1982 ; Bourdieu, 1984 ; Elias, 1986). Pour ces auteurs, *a contrario* des jeux anciens, comme la soule – considérée, parfois, comme l’ancêtre du rugby justement –, les sports modernes n’ont pas de fonction rituelle ou de finalité festive et se distinguent du calendrier religieux⁴. Le sport s’est développé historiquement en instaurant un calendrier différent de la vie sociale ordinaire, en remplaçant progressivement les usages locaux par des règles uniformes (nombre de participants, règlements, délimitation précise des terrains...), en permettant une hétérogénéité sociale des pratiquants, etc. Autant de distinctions observables à travers le tableau suivant :

Les différences structurelles entre les jeux traditionnels et les sports modernes
d’après Elias & Dunning⁵.

Jeux traditionnels	Sports modernes
Organisation informelle implicite à une structure sociale locale	Haute spécificité, organisation formelle. Institutions différenciées au niveau local, régional, national, international
Règles simples non écrites légitimées par la tradition	Règles écrites légitimées par une rationalité et des moyens bureaucratiques
Aucune limite précise de terrain, de durée,	Terrain de jeu, temps de jeu, nombre de

³ Les débats entre historiens ou sociologues sont nombreux pour distinguer, moduler ou relativiser la part sportive de chaque jeu, mais aussi la part corporelle de chaque sport.

⁴ Pour Bourdieu : « *Pour caractériser dans son principe cette transformation - le passage des jeux aux sports - on peut dire que les exercices corporels de « l’élite » sont coupés des occasions sociales ordinaires auxquelles les jeux populaires restaient associés (fêtes agraires par exemple) et dépouillés des fonctions sociales (et a fortiori, religieuses) encore attachés à nombre de jeux traditionnels (comme les jeux rituels pratiqués en nombre de sociétés précapitalistes à certains tournants de l’année agraire) » (1984, 177).*

⁵ In Augustin (1995, 18).

de participants	participants clairement définis
Très forte influence des différences sociales et naturelles sur le jeu	Les règles minimisent les différences sociales et naturelles
Faible différenciation des rôles	Spécificité des rôles
Peu de distinction entre les joueurs et les spectateurs	Stricte distinction joueurs/spectateurs
Contrôle informel par les joueurs eux-mêmes	Contrôle formel par des officiels certifiés par l'institution
Niveau de violence physique tolérée très élevé. Emotion spontanée	Niveau de violence physique bas. Contrôle émotionnel élevé
Accent sur la force physique plutôt que sur l'habileté	Accent sur l'habileté plutôt que sur la force
L'identité individuelle est subordonnée à l'identité du groupe	Grande importance de l'identité individuelle

Or, il est intéressant de noter, que les multiples formes de fêtes (sportives ou non) ne se distribuent pas unilatéralement de part et d'autre. Entre la célébration du départ à la retraite sportive d'un joueur professionnel de *base ball* américain et la même célébration d'un joueur de boule lyonnaise, il y a autant de différences, probablement, qu'entre la commémoration du centenaire d'une école de sport prestigieuse et la fête organisée au sein d'une école de tennis locale ou même d'une université de sport⁶.

Soulignons simplement ici que les fêtes, les jeux et les sports sont très souvent imbriqués aujourd'hui, contrariant d'autant les catégories trop étanches (Bessy, Lapeyronnie, 2000). La périodicité, par exemple des fêtes, des jeux ou des sports peut être importante. Ce cadrage temporel peut, toutefois, être beaucoup moins fixé dans une aire culturelle différente, voire pour les mêmes acteurs à une autre période ou cycle de vie. Le phénomène récurrent, par exemple, soulignant le passage de comportements sportifs et festifs obsessionnels durant la jeunesse, à un abandon plus ou moins partiel entre 30 et 45 ans chez les hommes en France, puis à une reprise tout aussi rigoureuse ensuite, est significatif à cet égard. Les comportements humains, dans le sport ou ailleurs, peuvent ne pas répondre à une représentation largement idéale typique de l'identité fixée une fois pour toute (Laplantine, 1994). Le passage des comportements individuels aux comportements collectifs complexifie d'autant les catégories analytiques opposant parfois trop strictement jeux, sports et fêtes.

Les fêtes sportives masculines vs féminines ?

Avant, pendant et le plus souvent après le sport, le temps est parfois à la fête. La célébration peut tout à fait relever des enjeux strictement sportifs : après tel match victorieux, les joueuses peuvent se laisser emporter à une allégresse joyeuse. Alors, les vestiaires, les moyens de transports, les lieux plus spécifiques comme les bars, les *clubs house* ou les boîtes de nuit permettent, voire valorisent, ces comportements festifs. Les alcools et autres produits psychoactifs, les chansons, les danses constituent ainsi des éléments essentiels des fêtes sportives comme des autres. Nous soulignerons, ici, plus précisément, les différences de mises en jeu des corps : les sportifs et sportives utilisent quotidiennement leur corps, parfois jusqu'à des sollicitations extrêmes. Les moments de fêtes invitent, pour ainsi dire, à des manifestations corporelles hors du commun...

⁶ Elles sont officiellement dénommées U.F.R.A.P.S. (Unité de Formations et de Recherches en APS).

Pour autant, les fêtes sportives véhiculent des distinctions qui traversent toute société, sportive ou non. Ainsi, il existe bel et bien une différence entre les fêtes sportives masculines et féminines. Au sein du monde des sports français actuel, la première différence est l'importance même des fêtes. La place des femmes dans les sports de tradition masculine, mais aussi dans l'ensemble des sports est toujours inférieure à celle des hommes (Louveau, 1986 ; Davaisse, Louveau, 1998 ; Saouter, 2000 ; Bodin, Héas, 2002). Les sportives ont donc objectivement moins de possibilités de fêter leurs victoires, leur « être ensemble » victorieux ou non (Durkheim, 19\$\$). Ensuite, les lieux festifs sont très largement des lieux masculins. Les bars ou les *club house*, par exemple, constituent très souvent des « repères à mâles » : les divisions y régnant traditionnellement sont fortes. « S'il peut arriver qu'une femme soit physiquement au bar, les hommes pourront parvenir à l'en exclure socialement » en faisant comme si elle n'était pas là (Spradley, Mann, 1979, 198). Le *club house* est, ainsi, dénommé sur le modèle ethnographique, la « maison des hommes » (Saouter, 2000, 19). Dans les clubs plus modestes, il peut s'agir d'un bar ou d'un café-restaurant tenu par un passionné de rugby ou de football, voire d'un ancien joueur. La vie du club y est mise en valeur avec des fanions, des photos, des trophées, des articles de journaux relatant la vie sportive de la communauté. Ce lieu peut fermer ses portes au public lors des rencontres hebdomadaires et être de facto interdit aux non initiés (donc aux femmes) lors de la célébration d'une victoire particulièrement estimable. L'espace public lui-même est emprunt de fortes différences d'utilisation selon les sexes sociaux. Notamment les horaires sont très sélectifs à cet égard : passé une certaine heure, les femmes, a fortiori les jeunes filles se font rares dans les rues par exemple. Ensuite, et plus insidieusement encore, dans les lieux dévolus à la fête ou bien les espaces privés permettant de faire la fête à l'abri des regards, une division est toujours à l'œuvre. Ainsi, une ethnographie des troisièmes mi-temps au rugby féminin montre ces différences (Leblanc, 2002). Les actions des unes (les joueuses) et des autres (les joueurs) ne se recouvrent pas exactement : elles boivent des alcools moins forts, parlent moins de sport, voire elles sont moins promptes à converser avec leurs adversaires d'un jour, etc. Une phrase sans doute trop rapide résumerait ces distinctions. Dans les boîtes de nuit, parfois considérées comme les quatrièmes mi-temps, les comportements sont et demeurent largement sexués : aux sportives la piste de danse, aux sportifs les comptoirs et autres tables permettant de discuter du match... ou d'autre chose.

Femme sportive (en fête) : entre réalité et phantasme.

La situation particulière de la pratique sportive féminine dans un milieu masculin dominant permet de constater, voire d'expérimenter, des comportements festifs révélateurs des enjeux sous-jacents. Elle permet de préciser et de relativiser la division sexuelle grossière évoquée précédemment. Comment les sportives font-elles la fête ? Plus précisément, comment les joueuses de football ou de rugby manifestent-elles leurs (ré)jouissances sportives ?

Il faut pour cela dépasser les simples rumeurs qui révèlent très directement les enjeux sexuels à l'œuvre : « les joueuses se touchent sous les douches », « s'enfilent les accoudoirs dans le car » ou bien « (sic) se foutent à poil dans les bars »... Toutes activités supposées qui mettent à l'écart les hommes, voire les remplacent. L'arrivée tardive des jeunes filles et des femmes dans ces sports permet de comprendre les particularités de leurs comportements sportifs, puis festifs. Ainsi, les équipes féminines sont moins nombreuses, elles sont donc susceptibles de rassembler des joueuses d'âge très différent (de 13 ans à 35-40 ans). L'importance des hommes dans ces deux sports (au niveau des instances dirigeantes, comme des pratiquants) et cette nouveauté de la pratique pour les joueuses induisent une certaine virilisation des comportements. Les expressions vulgaires fusent sur et en dehors du terrain : « putain »,

« merde » ; « bouge toi, p'tit cul ! », encourage telle joueuse plus âgée à l'intention d'une nouvelle tout juste pubère. Les imitations des comportements masculins sont flagrantes : la résistance à la douleur est valorisée lorsqu'une joueuse sort du terrain pour refaire elle-même son pansement en se précipitant pour reprendre le cours du jeu. Mais, l'imitation reprend tout autant le modèle masculin lors des exagérations des conséquences des chutes ou des contacts de corps à corps... toute action efficace pour influencer l'arbitre en faisant du « cinéma ». Surtout, l'influence masculine est patente lors des moments cruciaux : à l'occasion d'un tir raté de justesse face au goal, une coéquipière lance : « Arrête le muscadet ! », l'entraîneur reprend *ipso facto* sur un ton de connaisseur : « Continue le muscadet ! »...

Lors des fêtes, la situation semble osciller davantage entre une reprise et une inflexion du modèle masculin. Les troisièmes mi-temps des rugbymen sont assez strictement réservées aux hommes (joueurs et connaisseurs). Les femmes, et notamment les épouses lorsqu'elles existent ou bien sont présentes « ne comprennent rien au rugby » (Saouter, 2000, 8). Tard dans la nuit, seules les *groupies* sont tolérées en tant qu'objets sexuels. Les troisièmes mi-temps des rugbywomen sont moins strictement fermées aux joueurs : « ils peuvent nous apprendre beaucoup sur le plan tactique » énonce telle joueuse particulièrement investie dans les compétitions, mais aussi dans les troisièmes mi-temps.

L'alcool consommé traduit les différences entre joueurs et joueuses. Les transports en car sont des moments festifs forts : « un retour (de match) sans bières qui circulent, c'est pas un retour... Même si t'en prends pas, tu fais circuler, tu la passes à quelqu'un d'autre » déclare cette joueuse, licenciée depuis trois ans. La raison supplante, ainsi, rapidement le débordement : le cidre, voire les jus de fruit, se substituent au fil de la soirée à la seule et abondante bière, le whisky étant plus exceptionnel. Surtout, les usages et rituels de consommation sont différents. La traditionnelle et masculine « tournée » n'est pas systématique parmi les joueuses. L'action de trinquer et de boire un verre est largement partagée : elle est également le symbole de la fête. Par contre, l'obligation oblatrice de la tournée n'est pas (encore ?) instituée.

Au fil de la saison et du renforcement du groupe sportif féminin, les joueuses s'enhardissent et investissent progressivement les espaces masculins. Plus souvent, elles sont accoudées au comptoir, plus souvent elles crient et chantent fort sans souci du qu'en dira-t-on. Plus souvent, elles transforment les paroles des chansons paillardes à la « sauce féminine ». Cette montée en puissance féminine atteint son paroxysme lorsque des joueuses se lancent dans des comportements plus ou moins improvisés. Des versions *hard* des danses écossaises ou bretonnes se mettent en place : les culottes peuvent valser, elles aussi. Des chorégraphies sont rodées, puis s'installent rituellement. Les prouesses physiques apparaissent alors comme des moyens de se distinguer des hommes : un grand écart en appui sur deux chaises, des appuis tendus renversés, etc. Toutes postures évoquant des pratiques plus largement féminines aujourd'hui comme la gymnastique.

La fête sportive féminine peut, enfin, prendre une nette tournure sexuelle. Mais les joueuses l'expriment haut et fort : il ne s'agit pas d'invitation aux relations sexuelles. « On en a rien à foutre des mecs qui sont autour, rien à branler d'aller draguer et pourtant il y a des célibataires... » déclare cette joueuse expérimentée. Les paroles et les gestes sont présentées comme de simples provocations, voire de l'auto dérision. Plus précisément, les joueuses tournent en dérision à la fois les « pépètes », comme elles disent, et les hommes qui tombent sous leurs charmes. « Pour rigoler on mime les gogos danseuses ! ». Les rugbywomen et les footballeuses empruntent un langage corporel qu'elles ne veulent surtout pas partager avec les

non joueuses, les « autres » femmes. Elles élisent la « pétasse d'or », celle qui a fait la plus grosse bourde en match ; puis, au cours de la saison, l'élue est celle qui s'habille comme le font traditionnellement les femmes, « celle qui s'est bien habillée ». La sus nommée est épinglée à partir de sa seule apparence, elle a osé défier le groupe dans ses habitudes vestimentaires, voire par une retenue pudique qui devient indécente aux yeux du groupe. « Fais pas ta chochette ! A poil comme nous ! »... Les fesses sont dévoilées le plus souvent dans ces moments paroxystiques. Il est plus rare d'assister à une exhibition du sexe féminin : une joueuse monte sur une table et nargue les rares hommes qui oseraient la défier dans son pari de se montrer. Presque nue juchée sur la table, son corps entier et son sexe en particulier symbolisent une revendication devenue explicite : « joueuse et fière d'être une femme ».

Pour conclure, nous proposons ici une application – sans doute dangereuse – d'un concept utilisé en paléontologie (Gould, 2002 : 417). Tout semble se passer comme si les joueuses balançaient entre une logique allopatrique (« dans un autre endroit »), voire une spéciation allopatrique, et une logique sympatrique (« dans le même endroit »). Les caractéristiques, ici sociales et corporelles, se développent dans une situation d'isolement reproductif. Si, en effet, sur le terrain sportif, les joueurs et les joueuses se distinguent aujourd'hui encore assez fortement⁷, l'ancienneté dans la pratique et l'expérience aidant, les joueuses se rapprochent tendanciellement des comportements masculins. Par contre, en dehors des espaces strictement sportifs, les fêtes féminines paraissent développer dans un premier temps une spécificité allopatrique. Les joueuses se mettent en scène dans des espaces restreints permettant un entre soi féminin : les cars, les arrières salles des bars ou des boîtes de nuit sont largement investis. Ils deviennent des espaces féminins majeurs, des enclos identitaires dans un monde sportif, et un monde de la fête, masculin. La fête est, alors, largement du type « célébration ». Au fur et à mesure de l'assurance du groupe féminin sportif le changement s'opère vers une « fête transgression ». L'isolement s'effrite et les échanges avec l'autre « espèce sportive » (les joueurs) deviennent des confrontations symboliques porteuses de sens. Lorsque la fête bat son plein, les joueuses soulignent davantage une logique sympatrique, étonnante et vivace. Les prouesses physiques, parfois à forte connotation sexuelle, semblent renverser l'édifice symbolique masculin dominant leur pratique sportive en général. Un exemple observé permet de visualiser ce changement : trois joueuses passent la majeure partie de la soirée en terrain masculin : au comptoir. Elles boivent longuement comme il sied à cet endroit et discutent sans discontinuer. Après plusieurs provocations comportementales et langagières, elles retournent un tabouret de bar. Au rythme de la musique, elles miment une danse érotique prenant les pieds du tabouret pour cible/sexe. Tout se passe comme si la fête leur permettait de marquer un espace temps féminin majeur... face aux joueurs, et aux hommes en général, qui perdent, alors, « l'avantage du terrain ».

⁷ Plus le niveau sportif est élevé, plus les comportements sont susceptibles de se rapprocher notamment en termes d'agressivité. Des analyses psychologiques portant sur d'autres activités (football et handball) précisent les équivalences versus les distinctions sexuelles (Coulomb, Rasclé, 1998).

Références

- Augustin, J-P. (1995). *Sport, géographie et aménagement*. Paris, Nathan.
- Bessy, O., Lapeyronnie, B. (2000). L'évolution de l'identité des marathons et des marathoniens (1896-1998). *Sport*, 170, 36-45.
- Bodin D., Héas S., (2002). *Introduction à la sociologie des sports*, Paris, Edition Chiron.
- Bourdieu, P. (1984). « L'opinion publique n'existe pas ». In *Question de Sociologie*. Paris, Editions de Minuit.
- Chartier, R., et Vigarello, G. (1982). Les trajectoires du sport : pratiques et spectacle. *Le Débat*, 19, 35-58.
- Coulomb, Rasclé, (1998). \$\$\$
- Davisse, A., Louveau, C. (1998). *Sports, école, société. La différence des sexes : féminin, masculin et activités sportives*. Paris, L'Harmattan.
- Elias, N., Dunning, E. (1986). *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*. Paris, Fayard, traduction française 1994.
- Héas S., Bodin D., (2001). « Football et rugby féminins : quelles violences symboliques ? ». In : D. Bodin (ss. dir.), *Violences et sports*, Paris, Edition Chiron, pp. 77-88.
- Laplantine F., (1994). *Transatlantique – Entre Europe et Amérique latine*, Paris, Payot.
- Leblanc V., (2002). *La troisième mi-temps chez les rugbywomen et les rugbymen, mémoire de maîtrise Education et motricité*, Rennes, U.F.R. A.P.S., juin.
- Louveau, C. (1986). Talons aiguilles et crampons alu... Les femmes dans les sports de tradition masculine. Paris, Insep.
- Rivière C., (1990). « Fête ». In : R. Boudon, Ph. Besnard, Cherkaoui M. & B.P. Lécuyer (ss. dir.), *Dictionnaire de la sociologie*, Paris, Larousse, p.91.
- Sauter A., (2000). « Etre rugby » : *Jeux du masculin et du féminin*, Paris, Edition de la maison des sciences de l'homme.
- Spradley, Mann, (1979). \$\$